

Jardins



Le Génie du lieu

Sheppard Craige, *Bosco della Ragnaia*

Philippe Jaccottet, « *Si les fleurs n'étaient que belles...* »

Augustin Berque, *Genius loci et sens du lieu*

Marie Rouanet, *Quatorze portes pour des jardins ouverts*

Nan Shan, *Fengshui et fengjing. Spécificité locale et création*

Edith de la Héronnière, *Un jardin en Sicile*

Gilles Clément, *Jardins de résistance*

Lionel Dax, *Jardins des conversations*

Eryck de Rubercy, *Dans un parc*

Michel Farris, *Le jardinier, dépositaire du genius loci*

Sylvain Hilaire, *Port-Royal, ou le génie (classique) du lieu*

Malcolm de Chazal, *Ma vie sociale ? Un vagabondage...*

Marco Martella, *Le jardin de Jean Fautrier*

Rosanna Warren, *Piazza Pilo*



BOSCO DELLA RAGNAIA

Entretien avec Sheppard Craige *

Bosco della Ragnaia, Sud de la Toscane. On y arrive en traversant la campagne de la province de Sienne. Un territoire dépouillé, métaphysique, labouré par les hommes au fil des siècles. C'est au cœur de ce paysage lumineux, dans un bois touffu et escarpé, autrefois dédié à la chasse, que le peintre américain Sheppard Craige fait son jardin depuis 1995.

Les matériaux du Bosco sont essentiels : la pierre, l'eau, les arbres et les arbustes à feuillage persistant de la flore méditerranéenne. En y pénétrant, on repense aux bois sacrés des Grecs et des Romains. Au milieu des cyprès et des chênes verts, on rencontre des autels dédiés à des divinités mystérieuses, des statues qui semblent avoir dormi dans l'obscurité de la terre pendant des siècles avant de réapparaître ici, des poteaux peints, des colonnes, des pierres portant des inscriptions. Craige connaît bien le parc de Bomarzo, pas très loin d'ici, ses sculptures énigmatiques et ses inscriptions qui plongent le promeneur, au fil de la visite, dans le mystère du lieu, dans sa poésie. Le Bosco rappelle également le jardin écossais du poète Jan Hamilton Finlay, Little Sparta : un autre parc imaginé par un artiste contemporain qui a fini par choisir le jardinage comme moyen d'expression principal.

Le jardin de Craige possède un autre trait commun avec Bomarzo et Little Sparta. Il s'agit de la création d'un paysagiste non-professionnel. Il incarne une vision personnelle, singulière, du monde, de la nature et de l'art. C'est, à proprement parler, l'œuvre d'une vie. Les créations paysagères les plus poétiques de notre époque qui ne possède pas un style propre, qui

* Peintre et jardinier

n'invente plus de grandes mouvances, sont peut-être de ce type-là. Des jardins qui échappent à toute règle. Des lieux hors normes.

Mais revenons au Bosco. Sa figure emblématique est la circonférence. Les cercles sont partout, dessinés par des blocs de tuf ou des arbustes. Il existe, dans un coin de forêt, un espace circulaire nommé « Le centre de l'Univers », surveillé par quatre colonnes. Chacune porte une inscription : Solo qui - Solo ora - Solo questo - Solo com'è (« Seulement ici - Seulement maintenant - Seulement ceci - Seulement tel qu'il est »). Ce n'est pas une métaphore. On est, ici, au centre de l'univers. Chaque jardin, chaque véritable lieu, porte en lui l'ambition de fonder un centre, d'être nombril du monde.

Enfin, au fond du vallon, s'ouvre un espace au dessin géométrique complexe. Entouré par la forêt qui le serre de près, il est composé de parterres rectangulaires bordés de tuf dessinant un tracé labyrinthique à l'ombre des vieux chênes. Comme les paysagistes de la Renaissance, Craige joue ici sur le contraste-dialogue entre les formes régulières de l'artifice et les formes sauvages de la nature. Contraste-dialogue faisant écho à une autre rencontre des opposés qui parcourt ce jardin philosophique : celle des certitudes et des incertitudes, de la lumière et de l'ombre, du caché et du manifesté. C'est là le trait le plus ouvertement moderne du Bosco.

Le lieu retrouve ainsi son ancienne fonction de parc de chasse. La ragnaia était, autrefois, un réseau de filets tendus parmi les arbres dans les bois des villas aristocratiques. Une toile d'araignée qui piégeait les oiseaux, attirés par l'ombre, le silence et la verdure.

*

Comment s'est passée ta rencontre avec le Bosco ?

On me demande souvent comment j'ai conçu l'idée d'aménager un jardin à l'intérieur d'une forêt mature. Je ne sais pas vraiment comment je dois répondre, mais parfois je dis tout simplement : Ce n'est pas moi qui ai trouvé le Bosco, c'est le Bosco qui m'a trouvé. Depuis longtemps, les grands arbres étaient là et ils n'attendaient que moi ou quelqu'un comme moi. Un jour, j'ai fait mon apparition.

Cette explication est moins fantaisiste qu'elle n'en a l'air. Il se peut que les Anciens entendent le *genius loci* exactement de la

même manière. On ne découvrait pas un lieu spécial, c'était le lieu spécial qui se faisait connaître alors que, peut-être, on était en train de chercher autre chose. C'est comme cela qu'opérait le génie.

Le devoir de l'homme était donc de rester en éveil et non pas de chercher. Mais le plus important était l'obligation de ne pas porter atteinte au lieu. Je pense au serment du jeune médecin au début de sa carrière : Tout d'abord, ne pas faire de mal.

Quant à moi, je suis en train d'aménager un jardin à l'intérieur d'une forêt. Qu'y a-t-il de remarquable à cela ? Pourquoi tout le monde n'a pas envie de faire la même chose ? C'est amusant, un bon exercice physique, un projet basé sur l'action et la pensée. Il suffit de disposer de deux ou trois hectares de forêt mature. Alors pourquoi n'y a-t-il pas des milliers de gens qui font cela ? Aucune idée. Toujours est-il qu'on n'est pas très nombreux à le faire.

Je crois qu'on est d'accord sur l'idée que, pour un jardinier, travailler avec le genius loci, c'est, tout d'abord, se poser la question : Qu'est-ce que ce lieu me demande ? Quel jardin veut-il devenir ? Et attendre les réponses. Comment ce travail d'écoute se passe-t-il dans le Bosco ?

L'écoute, quand il s'agit d'un lieu où l'on doit intervenir, c'est le travail lui-même. Au fur et à mesure qu'on éclaire un bois, par exemple, c'est l'éclaircissement lui-même qui donne des indices sur la manière d'avancer. Il montre les éléments à mettre en valeur et ceux qu'il faut cacher. Il montre où doit se situer le centre de la forêt. Pour écouter de cette manière, on ne peut pas rester assis devant une table de bureau.

Il en va de même lorsqu'on aménage un champ vide. Tout d'abord, il faut tracer une ligne, droite ou courbe, sur le terrain. En accomplissant cet acte simple, on pense attentivement au champ, on l'écoute. Quels points intéressants sont-ils reliés ainsi ? D'où vient la lumière du soleil ? De quelle manière la surface du terrain se modifie-t-elle ?

Ce que j'essaie de dire, c'est qu'on ne peut penser à tout simultanément. Le projet se révèle pas à pas, seulement par le biais du travail lui-même et toujours de façon lente.

Le visiteur aussi doit interroger le Bosco et se laisser interroger par lui. Le parcours est en effet guidé, parfois « perturbé », par les nombreuses inscriptions. D'où viennent-elles ? Qu'est-ce qui te pousse à écrire sur la surface du jardin ?

Les phrases que j'utilise viennent de mes lectures. Ou alors elles me viennent à l'esprit pendant que je pense à autre chose. Je les utilise pour obtenir des effets ou pour attirer l'attention sur un endroit spécifique, même si elles ne décrivent jamais l'endroit lui-même. Le plus difficile, c'est de les disposer exactement comme il faut. Lorsque j'y arrive, j'espère que le visiteur qui passera par là se dira : « Mais oui, bien sûr ! ». Le grand paysagiste Russell Page affirmait que la chose la plus difficile à insérer dans un jardin est la sculpture. La seconde est, bien sûr, l'inscription.

Le Bosco n'est pas très éloigné des grands parcs maniéristes comme Villa Lante ou Bomarzo. Il est évident que tu utilises le langage architectural des jardins de la Renaissance. De quelle manière cette tradition nourrit-elle ton œuvre ?

J'aime surtout les grands jardins du XVI^e et du XVII^e siècle. Apparemment, leur règle de composition était : Faites grand ! Faites simple ! Faites en sorte que cela paraisse facile ! Ainsi, j'imagine un Vignola ou un Le Nôtre dessinant par à coups rapides sur de grandes feuilles. J'utilise les éléments les plus modestes de ce langage architectural. La seule différence, de taille, est que je ne prépare pas le terrain à l'avance. Je ne déplace pas de terre pour faire des terrassements, des rampes ou des allées. Je compose à partir du relief du terrain tel que je le trouve, même si j'impose des figures et des formes architecturales régulières sur un lieu sauvage. Le plus intéressant, pour moi, est que cette pratique est très ancienne. Les êtres humains dessinent sur la surface de la terre depuis toujours. Stonehenge n'est, au départ, qu'une série de cercles concentriques.

On dirait que tu as inventé une mythologie très personnelle dans ton jardin. Tu as écrit, en parlant du Bosco, que les « sages » y habitaient en des temps immémoriaux. Ils étaient en quelque sorte les garants de la sacralité du genius loci. Qu'en est-il aujourd'hui ?

C'est une question difficile mais qui m'intéresse toujours. Dans l'antiquité, le *genius loci* était une divinité. Celle-ci habitait, ou visitait, un lieu défini. Il pouvait s'agir d'un dieu mineur ou local, d'un groupe de satyres et de dryades, d'un dieu fuyant comme Pan, d'une présence innommée, parfois même d'une divinité de l'Olympe. Les gens ne croient plus à ces dieux. Souvent, ils ne croient plus à aucun dieu. Mais certains lieux restent numineux pour nous, ou tout au moins ils nous apparaissent comme des mondes plus faciles, enchantés. N'importe qui peut ressentir cela ou a ressenti cela dans son enfance. Lorsque je crée des autels, des stupas et d'autres structures sacrées indéfinies, j'indique cette direction, celle du numineux. Te souviens-tu de l'autel qui porte l'inscription *Fruscio* (« Bruissement ») ? Cependant, tu as remarqué que parfois j'affirme exactement le contraire. Pense à l'Autel du Scepticisme, dédié à Montaigne, où j'ai gravé son célèbre *Que sais-je*. Pense aussi à l'autel qui porte l'inscription *Physis*. Il évoque tout ce qui, dans le monde, n'est pas métaphysique, tout ce qui ne renvoie pas à un ailleurs situé au-delà de nos sens.

Donc le genius loci est, pour toi, une direction possible ou une possibilité de présence dans le jardin. Certes, il est difficile pour la plupart d'entre nous de croire, aujourd'hui, en un monde habité par l'invisible. Ne penses-tu pas, cependant, qu'il existe une sorte d'animisme de jardinier ? Ce dernier n'attribue-t-il pas spontanément une âme, une altérité, à la nature avec laquelle il œuvre au quotidien ?

Oui, je crois à cet animisme de jardinier. Mais peut-être devrais-je l'appeler « animisme météorologique ». Lors des longues périodes de chaleur ou de sécheresse, je sais que j'ai une responsabilité. Je suis en train de faire quelque chose de mauvais. Mais quoi ? Si je le savais, je pourrais corriger l'erreur et la pluie viendrait. Ou alors je pourrais faire une danse de la pluie comme les Indiens d'Amérique.

Le *genius loci* ne concerne pas que le lieu où je travaille mais aussi les champs de blé et les forêts qui l'entourent, voire la voûte du ciel au-dessus. Une manière de respecter le génie d'un lieu, c'est de se dire tout simplement : n'abîmons pas ses environs, le paysage qui l'entoure et qui ouvre vers l'horizon. Il

n'y a rien de mystique à tout cela. N'importe qui peut apprendre ce respect pour le monde qui l'entoure. Je repense encore une fois au serment du jeune médecin : Ne pas faire de mal.

Pour revenir à l'animisme du jardinier, si une telle expression possède un sens, il se réfère à cette force qui préside à la vie du végétal. Je ne parle pas de la photosynthèse. Je parle de la force qui se trouve derrière la photosynthèse et qui la dirige, en la stimulant ou en la ralentissant, en l'activant ou en l'arrêtant. Je n'ai pas besoin de nommer ou de connaître cette force. Ma compréhension ne la saisira jamais. Et pourtant elle est là !

Parfois les livres anglais de jardinage qualifient une fleur, un arbuste ou un arbre de « très gratifiants » (*rewarding*) pendant leur saison la meilleure. Cela veut dire « saisissant » (*thrilling*). Pensons à un bosquet de cognassiers au printemps. Très gratifiant... La gratification, ou le saisissement, que nous ressentons indiquent que le *genius loci* est à l'œuvre, là, juste devant nous.

En effet, dans ton jardin tout indique cette présence. En même temps, tout l'interroge. Le jardin lui-même est en quelque sorte un commentaire sur cette vie immanente et énigmatique. Crois-tu que le jardinage peut être une manière de questionner le sens du lieu, ou la nature ?

Mon Bosco est un lieu où j'aime montrer que je suis libre de poser des questions sur tout. Naturellement, le visiteur peut ignorer ces questions. L'important, c'est qu'il se sente lui aussi libre de formuler des questions parce qu'il est ici, dans un lieu comme celui-ci.

Mais, pour aller un peu plus loin, disons aussi que le Bosco ignore toute question (« La nature ne sait rien de ce que nous appelons paysage »). Au contraire, c'est le Bosco qui nous pose des questions. Il parle, en murmurant, de ce que nous aurions dû apprendre et que nous n'avons jamais appris. Ou de choses que nous avons apprises autrefois puis oubliées. Nous ne comprenons pas ces murmures. Nous croyons que le Bosco est en train de nous révéler quelque chose d'important mais il n'en est rien.

C'est comme cela que j'interprète le *genius loci*. Nous pouvons le convaincre d'apparaître dans un bout de territoire que nous

transformons par le travail. Il émerge à partir de ce que nous faisons, pas de ce que nous lisons, disons ou pensons. C'est quelque chose de physique. La terre nous indique elle-même de quelle manière nous tourner vers elle pour la regarder. Tous les jardiniers savent cela. De cette façon nous pouvons approcher le *genius loci*.